

Les infos de la Baleine

Journal des adhérents de la Maison populaire

N° 28

Février 2013

La commission Convivialité vous donne rendez vous pour la prochaine brocante le dimanche 2 juin 2013 de 14h à 18h30. Venez nombreux en espérant que la météo soit avec nous ! (voir résumé sur la dernière brocante en fin de journal)

Le moment est venu de vous présenter mes vœux pour une nouvelle année: qu'elle réalise tous vos souhaits et vous soit douce et heureuse.

Comme tous les ans à cette époque, le moment est également venu de vous inviter à vous investir dans la marche de notre association. En effet, celle-ci fonctionne, d'une part, grâce à un groupe d'animateurs et à leur directrice et d'autre part, grâce à un conseil d'administration élu à l'issue de l'assemblée générale. Traditionnellement, celle-ci était convoquée le dernier samedi de janvier.

Mais l'an dernier, notre assemblée générale a voté le passage des comptes en année civile. Aussi, pour permettre d'établir les comptes à fin décembre, il faut un petit peu de temps et l'assemblée générale a dû être décalée à fin février.

Ce n'est donc pas début janvier mais mi-février que les animateurs et les membres du bureau et du conseil d'administration sortant passeront dans les différents ateliers à la recherche des bonnes volontés soucieuses du dynamisme de notre association. Vous verrez donc des têtes connues de vous mais aussi de jeunes inconnus tout nouvellement embauchés. En effet, depuis quelques mois, la Maison populaire a été amenée à recruter une nouvelle coordinatrice pour le centre d'art, une nouvelle secrétaire chargée de la communication, un nouvel animateur pour les ateliers multimédias. L'équipe renouvelée et rajeunie va donner un nouvel essor à notre association, ce qui est une bonne chose pour nous tous.

En notre nom à tous, je leur souhaite la bienvenue et une belle carrière enrichissante au sein de notre association.

Rose-Marie Forcinal,
Présidente de la Maison populaire

**Assemblée générale
le 23 février à 18h !**



p.4 Cabaret maison

#1 : session Maloya



p.6 1930 - 1943 :
souvenirs de l'Algérie
coloniale



p.9 Un regard sur

Canaletto 1697 - 1768





l'équipe

direction

Annie Agopian

coordination et animation

Actions en musique et danse & secteur musique

Yan Arondel Boyé

Centre d'art & secteur Arts plastiques

Floriane Benjamin

Webmaster, graphiste, accès libre à Internet

Mathieu Besson

Secteurs Danses, Théâtre, Corporel et sportif

Thierry Rougié

Culture multimédia & secteur Culture et communication

Cyril Thomas

communication et secrétariat

Sophie Charpentier

comptabilité

Louisa Ballan

accueil et standard

Malika Kaloussi

Claudine Oudin

sécurité des bâtiments

Gérard Dewees

entretien des bâtiments

Issa Doucouré

Laurent Jourd'Heuil

Ghislaine Martin



Ghislaine



Issa



Laurent

Annie



Mathieu



Sophie



Floriane



Louisa



Thierry

Yan



Cyril

Malika



Gérard



Claudine

Cabaret maison #1 : session Maloya

Par Françoise Rioux

Le 7 décembre 2012, les ateliers de la Maison populaire nous ont présenté une soirée cabaret particulièrement festive et joyeuse. Sous la direction de Jean Didier Hoareau, artiste d'origine réunionnaise né du côté de Sartrouville, l'orchestre musical Junior et l'atelier Chants du monde ont enflammé le public et le spectacle s'est terminé par une danse générale.

Le travail avec les ateliers s'est trouvé entrecoupé par des chants de gospel, des poèmes «violonnés et/ou violonneux» et une prestation de «Balance Zone».



Jean Didier entraîne les enfants à imiter le chant envoûtant des esclaves noirs qui sont à l'origine du maloya. Tandis qu'il les accompagne au kayamb fabriqué en mâts de chocas, en hampes de fleurs de cannes remplies de graines de cana, ils lui répondent avec des instruments plus traditionnels.



Thierry notre animateur accompagne au piano «deux chanteuses maison» qui mettent toute leur voix au service de pièces classiques du gospel par exemple un chant de Nat King Cole.

Jean Didier Hoareau en duo avec Marjolaine Karlin accompagne en rythme les chanteuses de l'atelier «Chants du monde» dignes descendantes des esclaves trimant dans les plantations.





Accompagnées au djembé, trois danseuses ont fait une démonstration de « Balance Zone» qui est une forme de danse contemporaine et urbaine improvisée.

Des séquences respiratoires définies, des rythmicités variées, le jeu du corps avec les forces gravitaires et antigravitaires, en extension, contraction, bonds, rebonds, chutes, torsions, permettent la spontanéité de l'instant autant que l'interprétation iconographique d'une situation proposée



Lucie Laricq apostrophe le public à travers des poèmes qui dialoguent avec son violon. Le violon ne fait pas qu'accompagner : il est partie intégrante du poème, il l'enrobe, le sectionne, le rassemble et l'enveloppe.

Ce fut ensuite le concert plein d'énergie où les percussions traditionnelles viennent renforcer le chant : le djembé , le kayamb (déjà vu) mais aussi le rouler qui est formé par un tonneau sur lequel est tendue une peau de bœuf, le percussionniste s'assied à cheval sur le tonneau et enfin le piker bambou (ou autrefois Kèr Soka : cœur d'une agave appelé Choqua) sur lequel le musicien frappe à l'aide de deux baguettes de bois dur (goyavier, bois de rempart, etc.)



Le groupe Lafous est une véritable invitation au partage du chant réunionnais dans un premier temps ...

... mais aussi très vite une invitation au partage de la danse dans l'euphorie générale. le maloya prend non seulement la tête mais aussi les jambes !!!



1930 – 1943 : SOUVENIRS DE L'ALGERIE COLONIALE

Né en Algérie en décembre 1926, j'ai des souvenirs ineffaçables depuis 1930. Un an avant ma naissance mes parents ont élu domicile à Valmy, un village situé à 12 kms d'Oran, d'environ 6 à 700 âmes dont plus de la moitié d'origine autochtone vit dans le « village arabe » accolé au nôtre.

Mon père avait loué un grand jardin pour produire des légumes qu'il comptait écouler à Oran, la deuxième ville d'Algérie.

Nous vivons dans une maison d'angle, qui était antérieurement celle du forgeron et maréchal-ferrant du village, avec une grande écurie et une cour de plus de 500 m². La façade principale de l'habitation donne sur la route d'Oran à Sidi Bel Abbés. Une rue transversale nous sépare du village arabe. Nous logeons dans quatre grandes pièces, deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage, plutôt à l'étroit car ma famille est déjà composée de six enfants, de nos deux parents, d'une grand-mère maternelle hémiplégique et d'un oncle à papa qui travaille chez nous.

L'Ecole communale de Valmy.

En 1930 je fréquente l'école communale du village où deux institutrices et un instituteur assurent dans trois classes la formation scolaire des enfants de la commune depuis la maternelle jusqu'au Certificat d'Etudes Primaires.

Dès la maternelle, les élèves qui m'attirent sont les enfants des colons français. Ils s'appellent

Mercadier, Bazet, Lafumat, Roux, Lours, Chewilk, Long .. etc : ils sont bien habillés et ils parlent bien le français par rapport aux enfants des milieux ouvriers. Les petits algériens ne sont pas vraiment nombreux ; environ 1 sur 10. Bien que me jugeant moi-même différent des enfants de la couche aisée à cause de nos origines modestes, je ne suis pas rejeté par les élèves qui m'intéressent.- Ils deviendront mes copains. Je crois devoir ce privilège à mes parents. En effet, ils ont gagné le respect des colons du village. Ils maîtrisent mal le français mais ils s'expriment avec un castillan correct, différent de l'espagnol parlé dans les quartiers populaires d'Oran. Ils sont jugés honnêtes, travailleurs et gens de parole aussi bien par les « blancs » que par les « autochtones ».



L'auteur dans la classe de son village à l'âge de cinq ans.

A noter que tous les petits algériens de souche sont assis à terre au premier rang.

Le jardin de mon père.

Ce jardin muni d'un puits et d'un grand bassin pour l'arrosage est à 1km du village. Après l'école, à 16h30, deux de mes frères aînés et moi nous y rendons directement. Ma mère y est tous les après-midi. Avec du personnel, elle conditionne les légumes que mon père vendra aux halles d'Oran le lendemain.

Dès notre arrivée nous avons droit au goûter puis nous nettoyons les poireaux avant la confection des paquets, équeutons les racines des carottes, navets, betteraves déjà ficelés en bottes avec leurs fanes. Ensuite nous allons souvent désherber les semis en préparation après l'arrosage. Les herbes étrangères sont plus faciles à déraciner lorsque la terre est bien humide.

Les enfants indigènes non scolarisés.

Mon père utilise quelques enfants de ses ouvriers algériens non scolarisés à de menus travaux variés dont le désherbage. Comme ils sont âgés de 4 à 10 ans ils ne tassent pas le sol humide et ne dérangent pas les semis. Ces travailleurs en herbe sont heureux de nous voir courber l'échine et ils forcent l'allure. Nous n'avons pas leur rapidité et nous souffrons pour soutenir le rythme. Cependant lorsqu'ils repèrent mon père dans les environs ils nous aident pour nous protéger des rigueurs paternelles. Ils ont plus de cœur que nous qui préférons nos petits camarades de classe aux mains blanches !

Nos camarades libres après la classe et nous.

En fin de journée, après la classe, les enfants du milieu aisé sont libres de leurs loisirs mais on les voit rarement gambader dans le village. Ceux qui courent les chemins poussiéreux en faisant rouler des jantes de bicyclette et chassent le moineau sur les arbres sont enfants de la couche ouvrière modeste. Ils viennent même jusqu'aux abords du jardin et nous invitent à les rejoindre. La tentation est grande et parfois quand nous échappons à la surveillance de maman nous abandonnons le poste de travail. Lorsque papa nous surprend en flagrant délit de fuite il nous corrige sévèrement et nous rappelle alors : « n'oubliez jamais que si vous allez à l'école et vivez mieux que ces pauvres enfants algériens que j'emploie, vous le leur devez. » .

Que ne sommes nous pas nés dans une famille de colons français riches pour ne plus entendre ce reproche culpabilisant ! ... Telle est bien notre pensée du moment.

Nos voisins du village arabe et ma famille.

En surface ce village arabe est quatre fois plus petit que celui des européens. Chez nous le grand portail de la cour est rarement fermé le matin. Mes parents permettent à des jeunes filles du douar de se ravitailler en eau car leurs deux fontaines publiques sont souvent en panne. Des mamans musulmanes accompagnées de leurs petits enfants demandent parfois des remèdes à ma mère pour soigner teigne et trachome*. Mon père a du soufre pour ses plantes. Additionné d'huile de cuisine, ce produit fait une pommade très efficace pour les boutons de teigne. Ma mère a toujours un litre d'eau boriquée. Elle lave les yeux malades des enfants et enseigne aux mamans à préparer cette lotion avec de la poudre de bore dissoute dans de l'eau bien bouillie. Ce médicament n'est que l'actuel acide borique vendu en dosettes en pharmacie. Notre voisin Pinazo, le charbonnier du village a aussi son portail ouvert aux besoins en eau des familles. Je crois que nous n'étions pas nombreux à entretenir des rapports humains avec la communauté musulmane voisine.

Un voleur d'artichauts pris en flagrant délit au jardin.

J'ai autour de 7 ans quand un matin tôt le garde-champêtre franchit le portail de la cour avec un voleur qu'il a pris en flagrant délit dans le jardin paternel. C'est un jeune du village arabe qui a peut-être 20 ans. Son larcin est de 4 à 5 kilos d'artichauts. Le garde assermenté s'acharne sauvagement à lui faire avouer d'autres vols à coups de cravache. Il lui enfonce l'extrémité rigide de sa badine entre les cotes. Sa victime étouffe ses plaintes et retient ses larmes. Ses yeux nous implorent. Ma mère et moi sommes les seuls témoins de cette scène. L'officier municipal, un ancien légionnaire, est déchaîné. Le traitement infligé au voleur est tellement insupportable à maman qu'elle n'hésite pas à saisir le bras du bourreau pour qu'il cesse de frapper. Le voleur est conduit en prison. Lorsque mon père rentre des halles d'Oran, ma mère lui fait le récit de la scène des aveux. Papa se rend aussitôt chez le maire de la commune. Il ne porte pas plainte et demande de faire libérer le voleur. Celui-ci ne se remettra pas des coups qui ont certainement endommagé la plèvre de ses poumons. J'ai appris que ce garçon est mort avant ses 30 ans.

Problèmes personnels avec la Cure du village.

Ma préparation à la communion privée, puis à la communion solennelle autour de mes 10 à 11 ans m'avait sensibilisé à la croyance en Dieu et aux miracles de Jésus. De tous les candidats à la communion de Valmy, j'étais certainement un des plus croyants.

* trachome : maladie oculaire infectieuse dont l'agent pathogène est Chlamydia trachomatis très fréquente en Afrique sub-saharienne. Le germe se transmet par le contact avec des objets souillés.

Le trachome est une conjonctivite, principalement de la paupière, entraînant des cicatrices avec déformations de la paupière, les cils qui se retournent vers l'intérieur (entropion), l'abrasion de la cornée (trichiasis) évoluant vers une cécité



Rue arabe typique d'ORAN

Tant que je servais notre abbé en assistant sa messe du matin avant l'école tout allait bien. Mes rapports avec le ministre du culte se sont gâtés après la communion solennelle à cause de deux ou trois absences à la messe dominicale. Mon père nous utilisait quelques fois le dimanche matin.

A mon retour à la grande messe le curé ne se privait pas de sermonner les brebis égarées devant ses paroissiens mais en pointant son index vers moi. Lorsqu'il a recommencé son sermon aux brebis égarées, je ne suis plus revenu à l'église le dimanche. La foi catholique, apostolique et romaine de cet abbé le rendait imperméable aux troubles de mon âme encore croyante.

Le délégué syndical des ouvriers agricoles.

En novembre 1942, après le débarquement américain en Afrique du nord, un gouvernement provisoire de la France libérée se met en place à Alger. Quelques lois sociales d'avant 1940 sur le salaire minimum et les congés payés sont rétablies. Un syndicaliste chevronné d'Oran m'encourage à devenir délégué des ouvriers agricoles de Valmy en 1943. Je n'ai que 16 ans et je suis encore élève au Collège Ardaillon d'Oran. Sans beaucoup d'enthousiasme j'accepte par devoir moral de défendre cette catégorie de travailleurs généralement algériens.

Je suis vite connu et plusieurs ouvriers me consultent. Je les renseigne et je leur calcule les retards de salaire à récupérer ainsi que les congés qui leur sont dus. A Valmy les colons emploient peu de personnel en dehors des moissons et des vendanges, aussi acceptent-ils de payer au barème en vigueur sans complication.

Un seul propriétaire invente un scénario pour se soustraire à la demande de son employé. Pour lui j'avais aussi calculé ses retards de salaires. Quelques jours après, son employeur prend sa voiture, y met un cageot plein de raisins de table, invite l'homme en question à monter dans le véhicule, il se présente alors chez le garde-champêtre et déclare : « j'ai pris cet homme en flagrant délit de vol et je vous le confie avec son larcin. »

La négation scandalisée de l'accusé ne compte pas pour l'officier de police. L'employé est emprisonné.

L'épouse de la victime a trouvé anormal le départ précipité de son mari dans la voiture du patron ; dès que ce dernier revient de son expédition, outrée, elle lui demande ce qu'il en a fait. N'obtenant pas de réponse elle vient me trouver très inquiète pour son mari.

Je vais voir le garde-champêtre à son sujet. L'ouvrier est en prison. Son gardien me donne la version du propriétaire. Avec un ami cheminot et syndicaliste nous rencontrons le maire du pays. Dès que j'expose les faits et que je dis le nom de l'employeur le maire sourit : il ne semble pas étonné. Il appelle le garde-champêtre et ordonne de libérer la victime.

Maintenant il faut faire payer l'employeur. Accompagné de son ouvrier, je me rends chez lui. Informé de la décision du maire, Il est prêt à régler la note quand soudain, son fils Gabriel, un camarade de l'école primaire, surgit comme un fou avec un fusil pointé sur moi et criant :

« Celui là, je le tue...je le tue. »

Mes jambes flageolent mais je dois réagir vite. Je crie :

« Tu as besoin d'un fusil pour m'affronter ! »

Sa gâchette a du hésiter car son père a eu le temps de le désarmer.

J'ai eu de la chance, ce jour-là !

Sylver Gomis



Quartier européen avec son omnibus à chevaux

UN REGARD SUR CANALETTO 1697-1768

Antonio Canal, dit le Canaletto, 1697. Son père, Bernardo, sans « peintre de théâtre » c'est à dire Antonio fit ses premières armes mais s'en lassa et se rendit à Rome très peu de temps et fut de retour dès cette époque à peindre ces appelées « Veduta » et qui allaient C'est à Luca Carlevarij (1663-1708) éveillé l'intérêt pour la « vue » et ceci grâce à ses œuvres peintes



eaux-fortes représentant Venise, retrouver l'origine d'un véritable tique des aspects de la ville des Gentile Bellini (1429-1507) et à naquit à Venise le 18 octobre doute d'origine noble, était décorateur. dans le métier de son père, aux environs de 1719. Il y resta à Venise en 1720. Il commença vues panoramiques que l'on a bientôt le rendre célèbre. 1730) qu'il appartient d'avoir telle que la concevra Canaletto et surtout à une série de cent publiées en 1703. Si l'on veut intérêt pour l'évocation poé-lagunes, il faut remonter à Carpaccio (1460-1525). Il sem-

ble que tout en représentant la vie des Saints, ces artistes en aient profité pour évoquer avec une affection particulière le décor merveilleux qui s'étendait chaque jour sous leurs yeux. On ne retrouve pas trace de cette émotion dans les médiocres tentatives de Joseph Heinz le jeune, peintre du XVII^e siècle, qui se contenta de descriptions dénuées de pittoresque et de charme. Carlevarij, et c'est précisément la raison pour laquelle on lui attribue l'invention de la « veduta » en tant que genre bien défini, s'intéresse au problème de la perspective, qu'il affronte avec l'aide constante de la chambre obscure et au développement des thèmes architecturaux, par rapport auxquels la figure reste toujours secondaire. On peut interpréter les débuts de Canaletto sans méditer sur le précédent que constitue l'œuvre de Carlevarij. De plus, la façon manifeste dont il abandonna le décor de théâtre laisse à penser qu'il s'intéressa particulièrement à la peinture de paysages et de ruines lors de son séjour à Rome en 1720.

CANALETTO LE « VEDUTISTE »

La « veduta » la plus ancienne que l'on connaisse de Canaletto est la place Saint-Marc de la collection Thyssen, qui s'accompagne de deux vues du Grand Canal. Cette toile fut peinte avant 1723, car la place Saint-Marc y est représentée sans son pavé de marbre, qui date de cette année-là. Il y a dans ce tableau un sens de l'espace qu'on pourrait encore qualifier de scénique, et que Canaletto obtient en relevant la ligne d'horizon et en accentuant la perspective, méthode qu'il emprunte inconsciemment à son expérience de décorateur.



Place Saint-Marc



Le Grand canal et Notre-Dame de la Salute

Par une solide répartition du clair-obscur, il traduit avec une modération étudiée la richesse des couleurs. La vue de la « rivière des mendiants » répond aussi à ce goût du décor. Les détails de droite, le pâté de maisons, avec linge étendu au soleil et flottant au vent des terrasses, le petit chantier avec ses baraques de bois, donnent trop d'importance à la couleur et au pittoresque. Et pourtant, le faisceau de lumière dirigé sur la gondole qu'on met à l'eau est un trait prometteur.

Dans la hiérarchie de la peinture les « vedutistes » peintres de vues de ville, étaient encore moins considérés que les paysagistes, eux-mêmes classés tout en bas de l'échelle. Dans cette branche parallèle au « grand art », c'est dire si Canaletto, était peu compris de la Venise du XVIIIème siècle, vivant ses derniers jours en tant que grande puissance maritime ; tandis que le grand Tiepolo (1696-1770) fait chanter les plafonds et les murs des églises ou des palais, les « vedutistes » vendent modestement leurs toiles aux touristes anglais.

Canaletto est l'aîné du trio formé avec Francesco Guardi (1712-1793) et Bernardo Bellotto (1721-1780) . Il sera précis, sans être méticuleux, réaliste, éveillé, attentif et délicieusement poète : on l'a appelé « le maître de la lumière diffuse » et il n'a pas, en effet, son pareil pour exprimer l'atmosphère vaporeuse, la poussière d'opale et d'or qui flotte au-dessus de la lagune.

Jusqu'à-là plus documentaire que sensible, la « veduta » se libère avec Canaletto de son aspect figé ; grand connaisseur en théâtre, mais refusant de se soumettre à ses règles, il utilise comme ses confrères, la « camera obscura » (la chambre obscure fonctionne suivant le même principe que l'appareil photo) dont les miroirs, reflètent le « motif » à l'envers permettant de composer facilement le tableau selon une perspective rigoureuse. Mais il y ajoute cette précieuse découverte : la lumière. Les vénitiens grâce à lui, commencent à regarder leur ville et à considérer les « vedutistes » autrement que comme de simples imitateurs de la nature.



L'entrée de l'arsenal



Venise le jour de l'Ascension

Ses devanciers composaient en raisonnant ; lui s'installe devant son « motif » ce qui est bel et bien révolutionnaire. Il connaît Venise dans tous ses recoins et à toutes les heures du jour ; la lumière est pour Canaletto, le moyen de fixer les valeurs de l'espace sans diminuer l'intérêt réaliste de la « veduta », catalyseur du climat poétique du tableau. Il crée une Venise baignée de lumière chaude, harmonieuse, presque sensuelle, d'une impressionnante sérénité, comme inscrite à jamais dans sa propre éternité. L'espace ouvert du Grand Canal entre sa double rangée de palais, le cortège de nuages vaporeux qui couronnent la Salute dorée, la limpidité de l'horizon, la couleur, l'atmosphère annoncent déjà Constable (1776-1837) et Corot (1796-1876).

LA CLIENTELE DU MAITRE

L'un de ses premiers clients fut Stéfano Conti, architecte naval chargé de la construction du nouveau Bucentaure*, pour lequel l'artiste exécuta deux vues en 1725 et deux autres l'année suivante.

En 1726, Canaletto participa, en qualité de peintre de perspectives à l'exécution de deux tableaux pour le duc de Richmond. Peu de temps après, l'artiste peignit encore quatre vues pour celui-ci.

En 1735, on publia quatorze gravures d'Antonio Visentini d'après les vues peintes par Canaletto pour Joseph Smith, ce qui prouve l'intérêt suscité par son œuvre.

On sait, d'après une lettre du comte Tessin, qu'en 1736 Canaletto s'engageait à travailler exclusivement, pendant quatre ans, pour un « marchand anglais du nom de Smith ». Il s'agissait en réalité d'un personnage distingué, destiné à devenir par la suite le représentant officiel de la Grande Bretagne auprès de la Sérénissime. Depuis longtemps, il avait remarqué le peintre et lui servait d'intermédiaire intéressé auprès de clients anglais. C'est grâce à lui que les « vedute » de Canaletto pénétraient avec un rythme sans cesse accru dans les demeures de la noblesse anglaise. Au même moment, celui-ci peignait une autre série de « vedute » pour le duc de Bedford.

CANALETTO VOYAGEUR



Vue de dresde sur l'Elbe

Canaletto voyagea beaucoup en Allemagne, puis à Londres où il resta dix ans ; il sut transposer les subtilités vénitiennes, dans le climat anglais et faire chanter les brumes de la Manche d'un peu de chaleur latine. Sans avoir l'invention et la fantaisie d'un Guardi, qu'il influença, il réussit à s'échapper du réalisme banal et à faire œuvre de créateur. Son secret est simple : Canaletto fut le premier qui ait peint Venise en la regardant.

Lors de son séjour en Angleterre, il peignit de nombreuses vues de Londres, parmi lesquelles la Tamise occupe souvent la première place et de nombreuses « vedute » de l'intérieur du pays. Puis l'artiste revint à Venise avec un carnet rempli de croquis. Il continua d'utiliser ce carnet selon sa méthode de travail habituelle, en reconstituant dans son atelier, ce qu'il avait noté rapidement et fixé dans sa mémoire. Comme on pouvait s'y attendre, il abandonna les paysages anglais pour revenir aux thèmes familiers de la lagune.



Londres, le pont de Westminster

CANALETTO ET LA POSTERITE

Bien que son talent soit reconnu de son vivant, fait inexplicable, sa candidature tardive à l'académie de Venise fut d'abord refusée en janvier 1763, en faveur de collègues très médiocres, puis acceptée en septembre de la même année, pour combler un siège vacant. Cinq ans après, au printemps de 1768, Canaletto s'éteignait.

A l'instar de Pont-Aven pour Paul Gauguin et Montmartre pour Henri de Toulouse-Lautrec, Venise avec ses nombreux magasins et vendeurs qui proposent : cartes postales, assiettes et reproductions bon marché rendent un hommage ô combien mérité au Maître qui a si bien représenté la Sérénissime et contribue à entretenir sa notoriété.

Les musées de Venise, Londres, Paris, New-York, Budapest, Dresde, Saint Petersburg ont le bonheur de posséder quelques uns de ses chefs-d'œuvre. On ne saurait aussi oublier les collectionneurs particuliers qui prêtent ses œuvres pour les expositions.

En l'année 2012 : Paris s'est honoré en réalisant deux expositions concomitantes aux musées Maillol et Jacquemart André où il est accompagné de son « élève » Guardi qui a été tant inspiré par Canaletto...

SERGE.D. ANCEAU

* Le Bucentaure était un bâtiment de parade dont on se servait à Venise pour la célébration du mariage du doge avec la mer, cérémonie qui s'accomplissait le jour de l'Ascension.



Braderie de jouets

Le dimanche 2 décembre s'est tenue dans les différents locaux de la Maison pop, organisée par la commission Convivialité, une braderie de jouets qui a connu un franc succès. L'affluence était importante ... heureusement que notre trésorier assurait la circulation dans le parking !

Dès 13h les différents vendeurs se sont présentés avant l'arrivée des enfants qui ont pu profiter de leur après-midi en s'appropriant les jouets après les avoir testés ! Les participants se sont réunis autour d'un goûter qui a été un moment encore plus privilégié.



Photos fournies par Jacqueline Pezzota

Les Infos de la Baleine 9 bis rue Dombasle 93100 Montreuil tél.: 01 42 87 08 68
<http://www.maisonpop.fr/weblog/>

Directrice de publication : Rose-Marie FORCINAL

Rédactrice en chef : Françoise RIOUX - Rédacteur en chef adjoint : Thierry TRELLEYER

Comité de rédaction : Serge D. ANCEAU, Marie-Thérèse CAZANAVE, Sylver GOMIS,
Kiong Hi HUDELOT, Francine LIGNON

Maquette : Sylvie CHIQUER

Imprimé à la Maison populaire - février 2013

